

## Trois Aspects du Grand Connétable SIXIEME ANNIVERSAIRE

Thiphaine paraît avoir été l'une de ces femmes fidèles, aimantes et enthousiastes qui cherchent surtout le bonheur dans la gloire de leur mari. Avant de rendre le dernier soupir à la fin de 1372, elle fut en mesure de goûter pleinement ce bonheur, car c'est du vivant de sa première femme que du Guesclin remporta ses plus belles victoires, Cocherel, Montiel, Pontvallain. Appelée bientôt à partager la haute fortune de son époux, devenue comtesse de Longueville et duchesse de Molina, la digne compagne du connétable de Charles V reçut ainsi la récompense qu'elle méritait pour s'être éprise du courage, même pauvre et entaché de laidet. Toutefois, il manqua à ce mariage la bénédiction suprême, et d'une union si bien assortie, il ne naquit point d'enfant. Pendant que Bertrand guerroyait au loin, il paraît Thiphaine se consolait de l'isolement où elle était réduite en s'adonnant à l'astrologie. Du haut des tours de son château de Pontorson ou du sommet du Mont Saint-Michel, où l'on a longtemps montré aux voyageurs l'emplacement de la maison qu'elle avait habitée, la comtesse de Longueville étudiait le cours des astres pour essayer d'y lire la destinée de son mari. On prétend même qu'elle réussit à prédire par la magie de son art tout ce que le sort réservait au grand capitaine d'heureux ou de malheureux, notamment la défaite d'Auray. Du Guesclin ne tint jamais le moindre compte de ce qu'il considérait, non sans raison, comme des rêveries. On n'en est pas moins touché du sentiment qui dictait à Thiphaine de tels pronostics: il sied bien, aux femmes d'avoir ces superstitions du cœur.

### LA BATAILLE DE COCHEREL (16 Mai 1364)

Que de fois Du Guesclin guerroyant péniblement contre les capitaines des Compagnies, réduit à les assiéger les uns après les autres dans leurs repaires, à entendre leurs bravades et parfois à laisser leur insolence impunie, que de fois Du Guesclin a soupiré après le jour où il lui sera donné de les trouver réunis une bonne fois sur quelque champ de bataille, afin de pouvoir prendre comme d'un coup de filet tous ces pillards. Ce jour tant attendu est enfin arrivé. Il est peu de chefs de ces bandes, du moins parmi ceux que le brigandage a conduits à la renommée ainsi qu'à la fortune, qui ne se soient fait un point d'honneur de répondre à l'appel du capital de Buch et de Jean Jouel. En tête des aventuriers figure le Bascon de Mareuil, l'ennemi personnel de Du Guesclin, celui qui, dès 1359, a essayé de surprendre Pontorson et que nous avons vu accabler Bertrand de ses insultes au siège de Melun. Outre sa force herculéenne, il est un trait qui le distingue entre tous: il a sans cesse l'injure à la bouche. Il entretient à sa solde neuf hommes d'armes, huit servants, et il touche une pension annuelle de près de mille écus sur la cassette de Charles le Mauvais.

Les chefs des Anglais mercenaires forment un second groupe de combattants. On les reconnaît entre tous à leur haute taille et à la croix rouge de Saint-Georges inscrite sur les bannières.

Le jeudi 16 mai, dès le point du jour, le capital, qui est un vétéran de Poitiers où il combattait dans les rangs anglais, se contente de répéter les excellentes dispositions prises par le prince de Galles dans cette journée mémorable. Il occupe une colline, longée à l'ouest par l'Eure, qui est le pendant exact du plateau de Maupertuis, contourné au couchant par le Miausson. Pour compléter la ressemblance, lui aussi, il fait mettre pied à terre à ses hommes, reléguant les chevaux, les bagages et les valets dans un petit bois voisin dont il couvre ses derrières. Selon l'usage, il divise son armée en trois corps, chacun d'environ quatre cents combattants. Jean Jouel est à la tête du premier, composé des hommes d'armes et des archers anglais. Le capital commande en personne le second où figurent les gentilshommes de Normandie, partisans du roi de Navarre, notamment Pierre de Sacquenville et Guillaume de Cauville. Le Bascon de Mareuil, Bertrand du Franc et Sanche Lopez, sont chargés de la direction du troisième corps où s'entassent un peu confusément les chefs et les soudoyers des compagnies navarraises. Le capital établit ces trois corps à peu de distance les uns des autres et les rangs tous de front sur la hauteur. Il plante ensuite son pennon à l'endroit le plus en vue au milieu d'un fort buisson d'épines, afin d'en faire une sorte de point de ralliement pour ses gens dans les cas où les péripéties de l'action viendraient à les disperser. Il place enfin soixante armures de fer autour de cet étendard ainsi arboré et les commet spécialement pour le garder et le défendre.

Pendant ce temps, les principaux seigneurs français se réunissent de grand matin en conseil afin d'arrêter leur plan d'attaque. Comme il importe avant tout d'assurer l'unité du commandement, ils offrent au comte d'Auxerre de se mettre à leur tête, et d'adopter son cri d'armes: Notre Dame! Auxerre! Mais Jean de Chalon refuse obstinément de se rendre à leurs instances. Ils ne songent plus alors qu'à se donner pour chef celui qu'ils considèrent comme le meilleur chevalier de toute l'armée, qui a le plus fait ses preuves et sait aussi comment telles choses se doivent maintenir, et ils sont unanimes à choisir Bertrand du Guesclin. On adopte d'un commun accord le cri d'armes de Bertrand: Notre Dame! Guesclin! et l'on décide que le chevalier breton aura le droit de se faire obéir de tous et de prendre, avant et pendant l'action, telles dispositions qu'il jugera convenables.

A peine investi du commandement en chef par la confiance de ses pairs, Du Guesclin ne perd pas un moment. Il occupe aussitôt le pont de Cocherel, passe à la tête de ses troupes de la rive gauche de l'Eure sur la rive droite, et va offrir la bataille au capital. Celui-ci ne bouge pas de la hauteur où il s'est fixé. Il trouve la position bonne, et il attend de pied ferme qu'on vienne l'y attaquer. Cependant la matinée s'avance, et les Français commencent à souffrir de la faim et de la chaleur. Du Guesclin n'a garde de vouloir forcer l'ennemi dans une position qu'il juge inexpugnable: ce serait renouveler la faute du roi Jean à Poitiers. L'idée lui vient alors de recourir à une ruse de guerre pour faire descendre en rase campagne les Anglo-Navarrais. Il donne l'ordre à ses gens de battre en retraite et de retourner sur leurs pas avec armes et bagages de l'autre côté de la rivière, Jean Jouel, qui voit ce mouvement, croit que ses adversaires cherchent à s'échapper et veut les poursuivre. "Sire, sire, dit-il au capital, descendez en toute hâte.

Ne voyez-vous pas comme les Français s'enfuient? — N'en croyez rien, Jean, répond le Gascon, ils ne le font que par ruse et pour nous attirer." Mais Jouel, qui brûle d'en venir aux mains, ne se peut plus contenir. Il s'élance à la poursuite des Français au cri de: "Saint-Georges! En avant! Qui m'aime me suive!" L'Anglais est déjà arrivé au pied de la colline que son chef n'a pas encore fait un mouvement. Jean de Grailly, tout en maudissant la fougue inconsidérée de son lieutenant ne peut ni ne veut le laisser se mesurer seul contre les Français. "Allons, allons, Jean Jouel ne se battra point sans moi." Ce disant, le capital donne à ses gens le signal d'abandonner leurs positions et de descendre de la colline. Du Guesclin est dans le ravissement en voyant que son stratagème a si bien réussi. L'ennemi une fois pris au piège, les Français font volte-face, reprenant l'offensive, et la bataille commence.

Les barons font déployer au vent leurs bannières. C'est Bertrand Coyon, fils du seigneur de Matignon, qui porte la bannière de Du Guesclin, et Pierre de Louesmes celle du jeune sire de Beaujeu. Les Anglo-Navarrais crient Saint-Georges! Navarre! et les Français: Notre Dame! Guesclin! On se bat de part et d'autre avec une fureur inouïe.

Du côté des Français, les Bretons se couvrent de gloire. Jean Jouel est fait prisonnier après une lutte acharnée où il a été blessé à mort par Olivier de Mauny. Mais ces succès ont été chèrement achetés. Les Normands et les Picards surtout ont éprouvé les pertes les plus sensibles. Déjà les Français n'ont plus la même ardeur et leurs adversaires commencent à gagner du terrain, lorsque tout à coup le capital entend retentir sur ses derrières un grand galop de chevaux: c'est un escadron, composé d'environ deux cents Bretons, tous gens d'élite et admirablement montés, que Du Guesclin tient en réserve depuis le commencement de l'action pour charger en queue les Anglo-Navarrais.

Ce mouvement tournant et cette charge impétueuse décident du sort de la journée. Epuisés par une lutte qui dure depuis plusieurs heures, attaqués à la fois en tête et en queue, Jean de Grailly et les siens ne sont plus de force à soutenir le choc de ces troupes fraîches. Le Bascon de Mareuil, que le capital a chargé de spécialement de la garde de son pennon, se fait tuer en défendant ce signe de ralliement de l'armée navarraise. Dès lors cette armée se laisse aller à une débandade générale. Le capital se rend à un écuyer breton nommé Roland Bodin.

La victoire remportée par Du Guesclin à Cocherel, le sacre de Charles V qu'elle permet, marquent une heure solennelle dans l'histoire générale de la civilisation aussi bien que dans les annales particulières de notre pays. Après les rigueurs épouvantables du dernier hiver, après le règne du roi Jean, cet autre hiver, sillonné de tempêtes, après cette longue nuit d'anarchie, la journée du 16 mai, l'avènement de Charles le Sage ont je ne sais quels parfums de printemps et comme des lueurs d'aurora. Les goûts studieux, les encouragements du dauphin ont imprimé la plus vive impulsion à toutes les sciences, notamment à la géographie, et l'on peut déjà sentir le moment où l'humanité, en connaissant mieux son domaine, va en quelque sorte l'agrandir.

Le passé est, lui aussi, une région inconnue où se portent avec ardeur les recherches savantes. Quiconque sait faire des découvertes de ce côté est sûr de recevoir aussitôt du dauphin Charles, qui ne fait du reste que suivre en cela l'exemple de son père, toutes sortes d'encouragements. Nicole Oresme élu doyen de l'église de Rouen à la fin de 1361 emploie ses loisirs à préparer la traduction des principaux ouvrages d'Aristote. Philippe de Mézières, chancelier du roi de Chypre, vient d'arriver en France avec Pierre Ier et Charles V n'aura de cesse qu'il n'ait fixé à sa cour ce penseur ingénieux pour le faire fi-

gurer dans le chœur des beaux esprits de son temps.

Toutefois, c'est l'Italie qui vient de donner le plus frappant exemple de ce retour des intelligences vers les chefs-d'œuvre de l'antiquité. A la fin de 1363, quelques mois avant l'avènement de Charles V. Pétrarque, alors fixé à Venise, a reconduit un de ses amis, un Grec de Thessalonique, à bord du vaisseau qui le doit ramener dans sa patrie. Mais, avant de reprendre le chemin de Constantinople, ce Grec, nommé Léon Pilate, a commenté pendant deux ans, en 1361 et 1362, le texte original des poèmes homériques du haut d'une chaire fondée pour lui dans l'Université de Florence; et ses leçons ont été suivies par des auditeurs tels que Coluccio Salutati, Boccace, Pétrarque lui-même. Un enseignement aussi nouveau, bien que trop tôt interrompu, n'en doit pas moins être considéré comme l'un des événements les plus importants du quatorzième siècle. C'est, à vrai dire, la première fois que le génie hellénique, dans sa pureté radieuse, sans intermédiaire qui l'offusque, sans nuage qui le couvre, sourit à l'Occident depuis les invasions barbares. Ainsi déposé au moment propice sur une terre généreuse un pareil germe aura bientôt, en se développant, renouvelé les lettres, les arts, la civilisation tout entière; et déjà, si l'on scrute du regard les profondeurs de l'horizon, il n'est pas difficile d'y voir poindre l'aube de la renaissance.

SIMÉON LUCE,  
membre de l'Institut.

## COMMENT DES BOCHES

### Desarmement

L'aventure suivante, arrivée récemment dans les environs de Brandebourg à deux ouvriers qui revenaient de leur travail, prouve avec quelle loyauté douteuse les milieux militaires allemands exécutent les conditions du désarmement.

Les deux ouvriers traversaient en devisant le petit bois de Krabne, près de Brandebourg, lorsque non loin du polygone de cette ville le sol s'affaissa soudain sous leurs pas: et ils disparurent dans un grand trou. Les deux hommes avaient mis le pied sur une trappe qui avait cédé et étaient tombés dans une sorte de caverne artificielle qui n'était rien moins qu'un dépôt secret d'armes et de munitions établi par le régiment d'artillerie de reichwehr, c'est-à-dire par une organisation officielle allemande. Plusieurs centaines de fusils et de mitrailleuses, quelques milliers de grenades à mains et de casques de tranchées voisins dans ce gouffre, à côté d'innombrables caisses de munitions pour fusils et pour mitrailleuses.

Lorsque les autorités prévenues en hâte arrivèrent sur les lieux, elles ne trouvèrent plus cependant que quelques caisses et, gisant çà et là dans l'herbe, une demi-douzaine de fusils. Tout le reste avait été enlevé par de mystérieux démolisseurs. Deux paysans et deux soldats de la reichwehr ont été arrêtés.

Cinq cent fusils, de grandes quantités de munitions et d'autres armes ont été découverts à Francfort dans un local occupé par un aubergiste. Ce dernier a été arrêté.

Les armes saisies proviennent de Bavière.

Et dans combien d'autres endroits y a-t-il de semblables réserves! Il est vrai que les boches prétendent peut-être que c'est pour aller à la chasse aux moineaux...

### PAS LA PEINE

Gertrude—Cris-tu que ce soit mal d'aller chercher de l'argent dans les poches de son mari durant son sommeil?

Gabrielle—Je ne sais pas, mais ce que je suis certaine, c'est que si tous les maris sont comme le mien, c'est une perte de temps.

## CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA  
CHERBOURG

Aquitania ..... Oct. 4 Oct. 25  
Cermania ..... Oct. 5 Nov. 5  
Berengaria ..... Oct. 20

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

F. J. ORFILA  
206 rue St. Charles